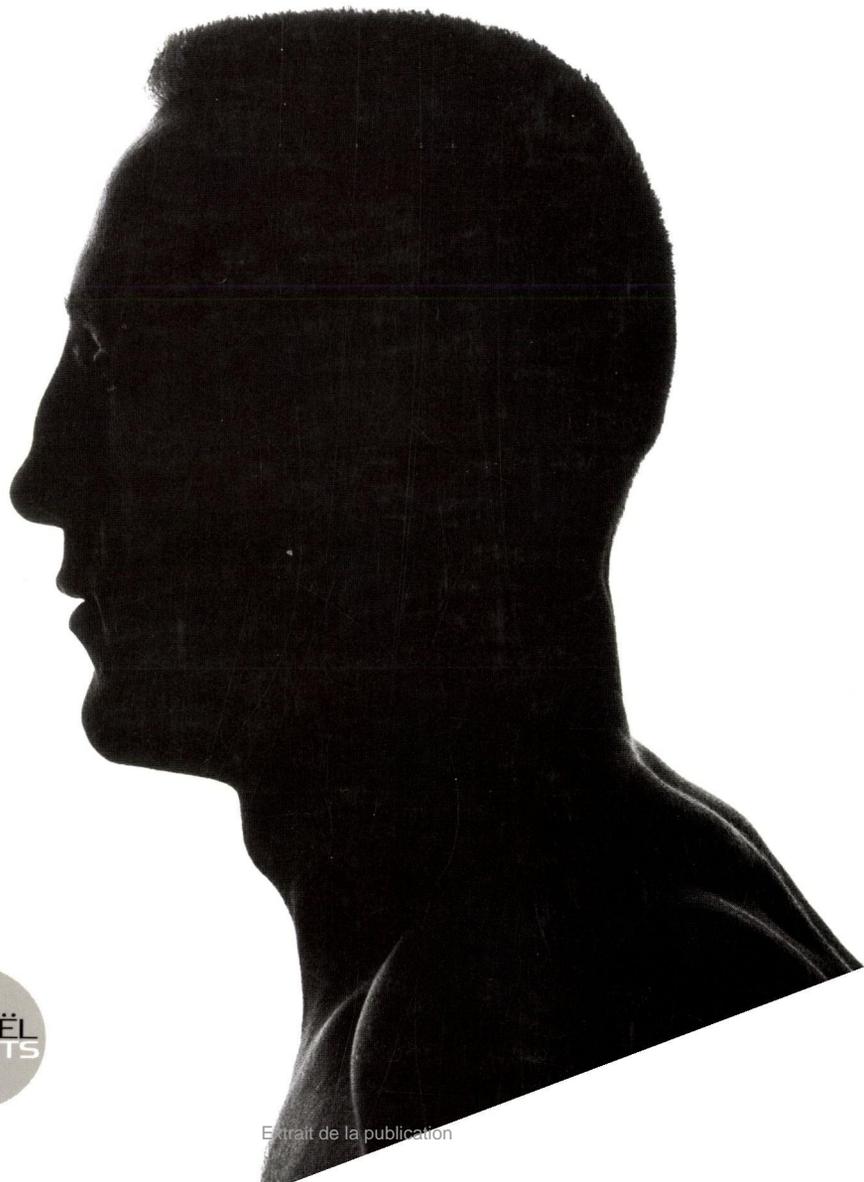


Didier Lestrade

The End



DENOËL
IMPACTS

Extrait de la publication

The End

DU MÊME AUTEUR

Act Up, une histoire, Denoël, 2000.
Kinsey 6, journal des années 80, Denoël, 2002.

DIDIER LESTRADE

The End

**DENOËL
IMPACTS**

**Ouvrage publié sous la direction
de Guy Birenbaum**

*En application de la loi du 11 mars 1957,
il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement
le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.*

www.denoel.fr

© 2004, by Éditions Denoël
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris

À Catherine, ma sœur, et son mari, Franck.

*Oh but now old friends they're acting strange
And they shake their heads
And they tell me that I've changed
Well something's lost and something's gained
In living every day*

*Joni Mitchell,
Both Sides Now*

Avant-propos

Pendant l'été, il y a trois ans, j'ai été très heureux. J'ai réalisé que j'allais à la fois prendre du recul sur tout ce qui m'arrivait tout en saisissant la chance d'avoir le dernier mot. Ce n'était pas vraiment une révélation. Je passais quelques semaines à la campagne, dans la maison des parents de Jean-Luc, car nous n'avions pas assez d'argent pour aller à Corfou voir notre ami Nikos Karolas et surtout parce que j'étais en pleine montée de Kaletra, la nouvelle antiprotéase d'Abbott. En combinaison avec le Viread et le Ziagen, elle provoque des diarrhées qui rendaient inimaginable le moindre après-midi sur une plage. J'ai donc passé quelques semaines à m'occuper du jardin, avec de nombreuses courses sur la pelouse vers les toilettes, mais c'était presque comique puisque ce n'était pas en public. En plus, il a fait assez mauvais cet été 2001 et la Normandie était sous la pluie. Souvent, j'étais pris par surprise sous les averses et, au bout d'une semaine, j'ai fini par trouver ça amusant. Il faut dire que toutes les réserves d'eau étaient pleines, ce qui est rare en juillet et quand on est passionné par le jardinage, on est content quand les réserves d'eau sont pleines.

Jean-Luc avait du travail, je suis resté seul une ou deux semaines. Quand il revenait de Paris, on se promenait, on faisait des foires-à-tout. Le soir, comme toujours depuis plusieurs années, il s'endormait devant la télévision dans son canapé. Je passais mes soirées à regarder la télé avec le volume le plus bas possible, fumant un joint, sortant pour regarder la lune. Vers une heure du matin, je mettais Jean-Luc au lit. Il grommelait un ou deux mots incompréhensibles, ou poussait ces petits soupirs de lapin qui sont les siens. Je me glissais dans le lit. Avant que les somnifères ne fassent leur effet, je restais là, dans le noir, pendant une heure, à rêver, à faire le point, à décider de ce que j'allais faire le lendemain. Parfois, je réveillais Jean-Luc par inadvertance. Il disait alors un truc désagréable, à moitié endormi, mais je savais qu'il suffisait de mettre ma main sur son épaule pour que le sommeil lui revienne. Et si cela ne suffisait pas, s'il sortait cette phrase définitive « Voilà, ça y est, tu m'as réveillé », il y avait de fortes chances pour que ma réponse « Mais non, tu vas te rendormir » fonctionne, surtout si je me concentrais sur ma respiration. En respirant lentement, presque mécaniquement, j'ai fini par réaliser que je pouvais l'hypnotiser.

Le constat est arrivé pendant une de ces nuits : j'étais heureux. Cela faisait cinq ans que je vivais avec Jean-Luc et même si le sexe n'était plus renversant — c'est ce qui arrive dans n'importe quelle relation, hétéro ou pédé — il me faisait rire, je le faisais rire, et comme dit mon frère Lala : « Quand on rit toujours au bout de plusieurs années de vie commune, alors tout le reste est secondaire. » Et puis, pendant ce mois de juillet pluvieux, un autre déclic s'est produit. Quand on jardine, des fois, des

mots ou des phrases ou des airs de musique vous accompagnent pendant toute la journée. On ne sait pas pourquoi ces mots viennent, ou pourquoi ces mélodies refusent de quitter votre cerveau. Un matin, je me suis dit en mettant mes bottes : « Je veux vivre avec la boue à mes pieds. » Pendant des heures, cette phrase revenait. Et j'ai compris qu'après une enfance et une adolescence à la ferme où la boue était la pire chose à supporter, à quarante-trois ans, j'étais revenu au point de départ, cet endroit qui fait que l'on apprécie enfin ce que l'on détestait quand on était jeune.

J'avais fait mon full circle. Quand nous sommes repartis pour Paris, la période de bonheur a continué. Chaque soir, le même scénario. Jean-Luc s'endormant devant la télé, moi le mettant au lit vers 23 heures, le rejoignant dans la chambre à 1 heure du matin, après avoir apprécié deux heures de silence complet dans l'appartement. Et toujours ce plaisir caché, que je ne partageais avec personne. Avant de dormir, je réfléchissais à ce livre, j'étais impatient de l'écrire, je savais que je me trouvais sur une bonne trajectoire. Une fois ce livre fini, je serais pratiquement libre, je n'aurais plus vraiment ce besoin d'expliquer ce que j'avais à dire, ce besoin qui m'a fait vivre pendant les trente dernières années. Pendant tous ces mois pendant lesquels je restais éveillé à côté de Jean-Luc, il me venait des idées pour ce livre et le truc, c'est que je n'osais pas allumer la lumière pour les noter. Certaines étaient loufoques, d'autres plutôt bonnes. Je les ai perdues pour protéger le sommeil de Jean-Luc. Maintenant, je peux allumer la lumière autant de fois que je veux pour terminer ce livre. C'est peut-être pour cette raison que je suis parti à la campagne.

Et puis une bonne blague est arrivée. Un matin, Jean-Luc est allé à Rungis pour acheter des arbres. Et là, très tôt, il s'est fait draguer successivement par trois mecs. Et trois mecs bien. Le soir, il me raconte ça. Je réfléchis un peu et je lui sors ma théorie de George, mon ex-boyfriend de 1992, que j'avais rencontré un matin sur le chemin du *Gai Pied*, à vélo. En fait, trois mecs m'avaient dragué ce matin-là, entre le jardin des Batignolles et la rue Sedaine. Pas très réveillé, je m'étais demandé ce qui me valait un tel honneur, j'avais vérifié comment j'étais habillé, rien de spécial et même plutôt mal fringué, genre les premiers trucs que j'avais trouvés ce matin-là, quoi. Et quand George m'a dragué, en me suivant et en me doublant bien une dizaine de fois à Vespa, je me suis dit, même si je ne crois pas en Dieu : « Bon, quelqu'un essaye de te faire comprendre quelque chose. » Et j'ai rencontré le plus beau mec de ma vie. On the spot.

Donc je sors cette théorie à Jean-Luc et je lui dis : « Tu devrais peut-être te demander pourquoi ça t'arrive. Tu devrais coucher au moins avec un des trois. » Il faut dire que je ne suis pas jaloux, c'est l'avantage de l'âge.

Deux jours après, je demande à Jean-Luc ce qui s'est passé avec ces trois mecs. Il me répond évasivement : « Bah, rien. » Je regarde le téléviseur en fronçant les sourcils. Une semaine plus tard, je réalise que mon Jean-Luc n'est plus vraiment pareil. Des détails de rien du tout mais assez pour me mettre cette puce proverbiale à l'oreille. Je lui dis : « Bon, allez, tu peux me dire la vérité. » Il hésite. J'insiste. Il hésite. J'insiste. Et il finit par me dire qu'il avait gardé le téléphone d'un des trois mecs, laissé sur le pare-brise de sa C15 et que, voilà, il est sorti avec. Une anecdote, je me dis. En fait, Jean-Luc

était tombé raide def amoureux du mec. Un jardinier, un vrai, pas une de ces folles qui font semblant d'acheter des *Cornus* « Eddie's White Wonder » pour faire plaisir à une cliente bourge, non, un vrai. Bien foutu, des pecs parfaits, une belle bite, des jolis poils partout, une barbe. Jusqu'à être la copie de Russell Crowe dans *Gladiator*. Je lui dis : « Ben, petit salopard, tu es dans la merde. » Un peu vénère, je lui demande comment ça se passe. Il finit par me dire que c'est bien, *très bien*, qu'ils se promènent dans la rue en se tenant par la main, qu'ils sont en pleine fusion sur tous les sujets. Je finis par admettre : « Bon, amuse-toi, après tout des Russell Crowe pédés jardiniers ça ne court pas les rues à part en Nouvelle-Zélande ou dans les coins perdus d'Irlande, mais il faudra bien que tu choisisses un jour parce que tu comprends, la compétition est impossible, ça fait longtemps que je ne ressemble pas à ça, même dans mes rêves, il faudrait remonter à une vie antérieure et je ne me vois pas très bien t'attendre le soir, après le travail, avec un plat mijoté, le tablier de cuisine autour de la taille et une cuillère en bois à la main pour te ramener chez moi. »

Ça dure comme ça pendant un mois. Je finis par lui demander s'il a cloisi parce que si je ne suis pas jaloux, si j'ai pris l'habitude de ne pas le trouver dans le lit quand je reviens à 9 heures du matin de mes soirées KABP à la Boule noire, si je n'ai aucun problème à être cocu, à un moment, il faut se décider. Il faut dire aussi que Jean-Luc a déjà eu une histoire similaire il y a quelques années avec un ami d'Hervé Gauchet, ils sont sortis pendant un an ensemble, il découchait même le mardi soir quand j'étais en réunion à Act Up et ça ne posait pas vraiment de problème parce que je respectais ce mec

rouquin, je l'ai toujours trouvé sexy et drôle mais, à la fin, il fallait bien que ça finisse parce qu'il était amoureux de Jean-Luc et en avait marre d'être le mec du mardi soir. Jusqu'alors, cette histoire avec Russell Crowe était pour moi quelque chose de gênant, un peu, mais aussi drôle, parce que je suis tellement fan de cet acteur que si mon seul contact avec un mythe pareil était la liaison de mon mari avec un succédané de l'acteur, alors c'était vivable et ça faisait de bonnes blagues à raconter aux copains. Ce qui a commencé à m'énerver, c'est quand Jean-Luc m'a avoué qu'il était tellement amoureux du jardinier qu'au bout d'une semaine, il avait commencé à se demander s'il allait me quitter. « Ah, je lui dis, tu rencontres un mec et au bout d'une semaine tu es prêt à quitter ton mari de cinq ans, sympa. Et, heu, tu lui as dit, à Russell Crowe, avec qui tu es marié ? » Jean-Luc me répond que non, c'est pas très important, ils sont dans la fusion, tu comprends. Je lui demande s'il est séropo. Et là, il me sort ce truc incroyable : « Non, je ne lui ai pas demandé, mais je sais qu'il ne l'est pas. » Je commence à me mettre en colère : « Ah bon, *tu le sens*, un peu comme ces hétéros qui sont capables de sentir qu'une femme n'est pas enceinte de deux mois ? » Il tient bon et assure : « Non mais je sens ces choses-là. » Il m'énerve : « Jean-Luc, je sais très bien ce que tu veux dire, je sais que l'on peut *sentir* ces choses-là mais tu es mon mari, you should know better et je t'ai appris à ne pas fonctionner sur des *a priori* et des suppositions, je ne peux pas croire que tu couches avec un mec depuis un mois sans avoir abordé ce sujet, tu es marié avec un ancien président d'Act Up, bordel de merde. Tu es safe au moins ? » « Mais oui », il répond.

Jean-Luc est séronégatif. Mais ça faisait quatre ans qu'il n'avait pas fait son test. Il a une peur bleue de la piqûre, ce que je peux comprendre parce que moi, après dix-sept ans de séropositivité, je ne peux toujours pas regarder ce qui se passe quand on me tire du sang. Mais chez Jean-Luc, c'est un truc qui me met hors de moi, tous mes amis ont essayé de l'amener au centre de dépistage du Chemin-Vert et à chaque fois, ce sont des rendez-vous ratés, des promesses non tenues, des serments sur ses plantes et sa famille. Bref, il ne l'a toujours pas fait, même aujourd'hui as we speak. Cette histoire avec Russell Crowe prend un nouveau tournant comique le jour où, sûrement sur l'oreiller, Russell demande à Jean-Luc : « Et ton mec, c'est qui ? » Jean-Luc, très courageux, répond vaguement : « Oh, il s'appelle Didier, il travaille à *Têtu*. » Russell prétend être « hors ghetto », un truc qui nous fait tous rire en passant, les gens qui sont hors ghetto moi je ne sais pas ce que ça veut dire quand ils sont au courant de la nouvelle déco de la troisième salle souterraine du Dépôt à Paris, même quand ils habitent à Saint-Jean-de-Luz, enfin. Une semaine plus tard, Russell Crowe qui a l'impression qu'on lui cache un peu quelque chose, finit par trouver chez des amis un numéro de *Têtu*. Il a de la chance, c'est pas pendant la période début 2001 où mon nom a disparu de l'ours et il réalise qu'il n'y a qu'un seul Didier à *Têtu*, c'est moi. Quand à un dîner de pédés il dit qu'il a l'impression de sortir avec le mari de Didier Lestrade, ses copines se mettent toutes à crier en même temps, les bras en l'air : « Mais tu es fou, Lestrade est super méchante, elle va te tuer !!! »

Ce qui est drôle à plusieurs niveaux parce que, d'abord, je n'ai jamais coursé quelqu'un dans la rue, ou

dans un bar ou même dans un shopping mall avec un couteau tranchant parce qu'il couchait avec mon mec et surtout parce que je ne sais pas où les gens vont chercher cette histoire que je suis si méchante. Je suppose que le seul fait de créer Act Up vous classe dès le premier jour dans la bande des méchantes car, pour les nombreuses folles qui nous entourent et qui n'ont jamais entrepris quoi que ce soit de l'ordre du militantisme ou même de la générosité, oui, participer à Act Up est « méchant ». Quand Jean-Luc me raconte cette histoire un peu honteuse, je me mets vraiment à rire et je lui sors que, « vraiment, ça t'apprendra à cacher l'identité de ton mari et si tu croyais t'en sortir à si bon compte, c'est normal que ça te retombe dessus comme un boomerang mal lancé car, voilà, vivre avec la mère Lestrade présente un petit handicap. Et c'est celui-là ».

Deuxième rebondissement dans l'histoire. Ou alors en sommes-nous déjà au dixième rebondissement dans cette histoire ? Il s'avère que Russell Crowe n'était pas vraiment célibataire. Ahhhhhhh. Ce n'était pas juste un très beau jardinier, barbu, hors ghetto et seul. Non, il avait une affaire avec un séropo qui était amoureux de lui mais Russell Crowe pas complètement et ce séropo était marié avec un autre mec assez riche puisqu'il lui avait offert un appartement pour rendre sa séropositivité disons, plus attrayante. Moi, des protecteurs comme ça, je n'en connais pas. Surtout que cette folle faisait ce que je déteste : utiliser sa séropositivité comme une excuse pour ne rien faire de sa vie et obtenir tous les cadeaux (en or et en nature) de la part de tout le monde. C'est là où je dis à Jean-Luc : « Tu vois, tu croyais que c'était juste une histoire entre Russell Crowe et toi mais, en fait

c'est une histoire entre nous trois et le reste de la communauté car quand tu tires un Russell-Crowe du panier, c'est toutes les pédales de Paris et de la communauté urbaine qui viennent avec. Et, à part ça, tu as décidé lequel tu vas choisir ? C'est moi ou c'est lui ? »

À ce stade, on est en novembre, ça fait presque deux mois que ça dure. Je veux bien être le mec gentil qui a presque quarante-quatre ans et donc une différence de douze ans avec mon mari, ce qui pourrait expliquer une certaine mansuétude à son égard, dans le genre il-faut-bien-que-jeunesse-se-passe et puis Jean-Luc a beau argumenter que dans *Kinsey 6* je n'arrête pas de raconter mes histoires de baise des années 80, avant le sida, quand on s'amusait encore et tout, à un moment, ça commence à bien faire. Pour me venger je décide de ne pas baiser avec lui, ce qui me fait des vacances, mais tout va mal le 31 décembre 2001, quand nous passons le réveillon tout seuls à la campagne. Des amis devaient venir, ils ont décommandé au dernier moment, on mange deux ou trois choses dans une bonne humeur à deux, je mets à la télé *Autant en emporte le vent* parce que c'est un des films préférés de Jean-Luc — toutes ces crinolines, ces belles demeures et ces paysages à perte de vue, ça stimule la Scarlett qui est en lui et que j'ai toujours étouffée car ça ne fait pas du tout masculin mais bon, c'est pour rire. Et voilà qu'il s'endort au bout de vingt minutes. La guerre de Sécession n'est même pas déclarée qu'il dort déjà sur son canapé. Ça me fait doucement rire, je regarde le film d'un œil distrait parce que Clark Gable never did it for me mais bon, c'est une bonne soirée de réveillon comme je les aime, un non-événement à la campagne, au calme, quand des milliards de pédés sont

en train de se torcher la gueule à Paris en cherchant absolument des taxis pour aller à une soirée effrayante au Queen.

Mais voilà. À 23 h 30, je réveille doucement Jean-Luc parce que c'est quand même le réveillon, il y a du champagne et il adore ça, il pourrait vivre et nager dans du champagne, donc je me dis que ça serait bien de boire un peu avant qu'il ne retombe dans son sommeil réparateur. Et, dix minutes avant minuit, son portable sonne. Moi, toujours naïf, je ne réalise que deux ou trois minutes après le début de la conversation que c'est Russell Crowe : « Jean-Luc, raccroche, cette situation est ridicule, on dirait que l'on est dans un épisode de *Santa Barbara*, ce mec téléphone à la campagne le soir du réveillon, j'ai l'air de quoi ? » Et là je me mets en colère pour de bon.

Une semaine après, je décide de m'installer à la campagne dans la maison que viennent d'acheter ma sœur et son mari.

Le sida ne fait plus peur.

Ce constat peut sembler incroyable pourtant, depuis l'arrivée des multithérapies en 1996, la prise de risque dans les relations sexuelles s'est imposée jusqu'à devenir un style de vie : le bareback. Une sexualité libérée passe désormais par le sida. Le préservatif est devenu un repoussoir. Résultat : une nouvelle vague de l'épidémie touche les pays riches. La prévention en direction des homosexuels est en train d'échouer, à la faveur notamment du développement du business du sexe et de la multiplication des rencontres sur le web.

Cet abandon de l'orthodoxie d'une sexualité protégée est l'un des symptômes les plus significatifs de la perte de repères qui affecte les gays. Consumérisme forcené, individualisme aliénant, futilité permanente ne sont que des échappatoires au désespoir et au repli où les homosexuels sont acculés. Au-delà des atteintes du sida, ce dépérissement touche également à l'essence de l'homosexualité. La pornographie, la house music, l'esprit communautaire, la drague, les sentiments amoureux sont pollués par un état d'esprit délétère qui valorise la dépression.

Les associations de lutte contre le sida semblent désarmées face à l'apologie de la contamination. Bien qu'elles aient pris conscience avec retard des problèmes posés par le bareback, elles seules sont susceptibles de pallier la démission des pouvoirs publics sur le sujet. L'espoir est mince. La place des gays au sein de la société est donc menacée. Une fin éventuelle qui aurait des conséquences désastreuses pour une communauté déjà fragilisée par l'épidémie depuis plus de vingt ans.

Jusqu'à présent, pratiquement personne n'a osé s'élever contre les dérives mortifères à l'œuvre dans l'homosexualité au nom d'une prétendue liberté d'écrire et d'agir. Ce livre est une défense des valeurs qui devraient fonder les relations entre les gays. Alors que les contaminations reprennent, un débat doit s'ouvrir au plus vite. Il en va du futur des homosexuels. Avec le bareback, l'amour, le sexe et l'épidémiologie sont à nouveau liés.

Didier Lestrade, journaliste à Têtu, est l'un des fondateurs d'Act Up. Il a déjà publié aux éditions Denoël Act Up, une histoire en 2000 et Kinsey 6, journal des années 80 en 2002.

Photographie :
© Patrick Sarfati, 1983

B 25424.5  02.04
ISBN 2.207.25424.0
23 €

9  782207 254240

Extrait de la publication